

Trahir – Pragmatisme et création littéraire

Paul Laborde*

On veut poser ici la question de la compatibilité : peut-on faire de l'art en se réclamant d'une philosophie ? Et plus précisément encore, en revendiquant celle de Gilles Deleuze et Félix Guattari ? Ce projet est-il viable ? Il y a là d'autres problèmes qui surgissent : est-il pertinent de vouloir « juger » de la légitimité d'une œuvre ? Peut-on s'autoriser à limiter un projet artistique ? La philosophie de Deleuze et Guattari semble donner un élément de réponse à toutes ces questions, à travers un de leur concept les plus fondamentaux, celui de « devenir ».

Si être c'est toujours être autre chose, si l'être s'exprime dans la transformation, alors il semblerait qu'une œuvre d'art puisse être deleuzo-guattarienne tout en revendiquant cette filiation. Le constat va même plus loin, et engage le beau titre convoqué ici : si la philosophe de Deleuze et Guattari indique bien la vitalité à l'œuvre dans une forme de *trahison*, on comprend qu'une œuvre d'art peut même se permettre de *trahir* une partie du territoire deleuzo-guattarien pour s'en rendre encore plus fidèle.

C'est bien la question du chaos qui s'impose devant nous. Peut-on visiter le pays des morts sur le dos d'un de ses visiteurs ? C'est ce que nous devons demander. L'artiste peut-il proposer une œuvre dont la relation au chaos se serait établie par la médiation d'une philosophie ? Ou, pour le dire dans des termes plus strictement deleuzo-guattariens : le plan de composition peut-il s'agencer à partir d'un plan d'immanence ? Il est très difficile voire impossible de répondre avec certitude à toutes ces questions. Nous ne pouvons qu'espérer proposer des éléments de perspectives, nécessairement insuffisants.

* Paul Laborde (paullaborde@live.fr).

C'est le pragmatisme qui va nous permettre d'attaquer le problème. Parce qu'il est impossible d'aborder de front toutes les perspectives artistiques touchées par cette philosophie, nous nous limiterons à la question de la littérature. Nous demandons donc quelle pragmatique littéraire la pensée de Deleuze et Guattari nous invite à penser. Et à travers cette question, nous interrogeons nécessairement notre manière de lire Deleuze et Guattari – et notre manière de lire en général.

Notre intuition est pragmatique et pourrait s'exprimer ainsi : Gilles Deleuze et Félix Guattari s'attachent à décentrer la responsabilité dans la relation. Ils ne veulent plus s'en tenir à l'être, ou à l'objet (donc à un rapport objectivant), mais il ne s'agit pas non plus d'en revenir au sujet (au risque de tomber dans un relativisme stérile). L'importance est donnée à la relation elle-même, et c'est ce que cherche à exprimer le concept de devenir. Le devenir est une rencontre, ce qui n'est possible ni sans le premier individu, ni sans le second individu, mais qui n'est pas réductible à l'addition des deux. Le devenir est le produit de la rencontre : un troisième individu. En cela, nous dirons que ce concept appelle un pragmatisme : ce n'est pas l'œuvre qui puisse être ou non deleuzo-guattarienne mais bien la relation à celle-ci. L'écrivain peut avoir une relation de ce type à son œuvre en l'écrivant, de même que le lecteur, en la lisant. C'est une pragmatique en un sens bien précis : c'est à la relation de *fonctionner*, et non à l'objet de révéler ses qualités, ou au lecteur de les découvrir. La littérature ici est abordée comme le produit d'une *invention* : espace ou vecteur de transformations possibles dans le champ du réel.

*
**

Fuite et littéralité

Quand Gilles Deleuze et Félix Guattari parlent de littérature, un concept est mis en avant, celui de « littéralité ». La littéralité concerne aussi bien les œuvres qu'ils admirent et commentent que l'horizon d'écriture de la philosophie qu'ils envisagent. Car la

littéralité a à voir avec l'immanence. Un philosophe a saisi l'importance capitale de ce concept et l'a étudié pour lui-même – il s'agit de François Zourabichvili, qu'il nous soit permis de lui rendre hommage ici. Habituellement, on entend par littéralité « le sens propre », par opposition au sens « figuré ». Le sens figuré serait un « transport » du sens propre vers une version métaphorique, imagée. Deleuze et Guattari s'étonnent de lire chez Kafka une déclaration de haine envers la métaphore quand on croit en trouver autant dans ses ouvrages. Les deux philosophes reprennent ce combat à leur compte, ce qui ne manque pas de surprendre également quiconque ouvre un de leurs ouvrages : rhizome, devenir moléculaire, déterritorialisation, etc. En quel sens donc, ces termes sont-ils à prendre littéralement ? C'est la question que Zourabichvili ose affronter.

François Zourabichvili nous dit que la littéralité se joue en réalité en-deçà du partage sens propre/sens figuré. La métaphore suppose un « trajet » d'un sens propre à un sens figuré. Pour exister, la métaphore a besoin de stipuler l'existence d'un sens propre qui la précède et sur lequel elle va construire une « figuration ». Or la construction du sens « littéral » tel que l'entendent Deleuze et Guattari se situe sur un plan indépendant de cette dissociation soi-disant originaire entre sens propre et sens figuré. Le surgissement créatif de l'image littéraire s'établit sur un plan qui « se constitue à la *transversale* de significations hétérogènes prises dans un rapport de rencontre et de contamination réciproque »¹. La rencontre des termes va produire le sens : c'est au cœur du langage qu'est rendue possible une ouverture vers l'extralinguistique. Ici, on pressent qu'il n'y a pas « un sens littéral », mais plutôt une *relation littéraire* à la production de sens. La littéralité ne serait pas le propre d'un terme mais l'événement que nous rendons possible *par* lui. Pour l'écrivain comme pour le lecteur, la littéralité exprime une façon d'agir avec la langue.

La littéralité chez Deleuze et Guattari engage vers une substitution de la métaphore par une *métamorphose*, ce qui insiste sur la concrétude de la transformation. Il faut comprendre que le concept

clé de la pensée littéraire chez Deleuze et Guattari, la littéralité, désigne non un état du langage (comme système signifiant), mais une relation au langage, une manière de le faire *fonctionner* – non comme système clos, mais au contraire comme puissance de transformation du réel.

La première conséquence à tirer d'un tel raisonnement c'est que le sens n'est plus réductible à la signification. Le sens devient *événement* – un effet porté sur le monde. La seconde conséquence c'est que Deleuze et Guattari font de la littérature une pratique. Ce qui fait la littérature, ce n'est pas une essence, un être du langage, c'est un certain *mode*. Deleuze et Guattari indiquent régulièrement qu'il s'agit de substituer au couple matière/forme le couple matériau/force. C'est ce qu'il faut garder en tête ici. S'il y a une littérature deleuzo-guattarienne, elle n'est pas limitée thématiquement, formellement, structurellement. Elle ne peut que se reconnaître comme un mode de la puissance du langage.

Il convient de dire alors que Deleuze et Guattari ont cherché à mettre en lumière cette dynamique de l'œuvre littéraire – jusqu'à en faire l'indice d'une pensée immanente. Dès lors, il peut y avoir des œuvres de littérature « deleuzo-guattariennes » pour autant que l'on comprend qu'une telle qualification ne suppose aucune réalité formelle préétablie. On ne saurait « reconnaître » une œuvre deleuzienne ou guattarienne par une observation qualitative de l'objet. Ce qui fait d'une œuvre littéraire une œuvre « compatible » avec leur pensée c'est une *approche* de l'acte créateur.

Si Deleuze et Guattari, comme nous le croyons, voyaient dans la création artistique, à travers l'établissement d'un « plan de composition », une manière de poser une éthique adjacente au versant *chaotisant* du réel, donc de répondre et d'agir toujours nouvellement, alors on ne saura prévoir ce à quoi une telle œuvre doit « ressembler ». Cette création du nouveau s'opère en *composant* avec le chaos : et c'est dire le degré d'imprévisible qui la qualifie. La littérature est littérature pour autant qu'elle cherche à capter des forces en devenir et en aucun cas des pouvoirs établis. En cela, ce n'est pas seulement la forme qui n'offre aucune reconnaissance possible, c'est aussi la « thématique ». La littérature crée des transformations qui ne s'indexent à aucun principe extérieur. En cela, elle n'est jamais *application*. La littérature, telle que la pensent

¹ François Zourabichvili, *La littéralité et autres essais sur l'art*, Paris : PUF, 2011, p. 54

Deleuze et Guattari est l'imprévisible par excellence. Elle est elle-même aveugle à son propre horizon.

Il ne peut pas y avoir d'œuvre d'art deleuzienne ou deleuzo-guattarienne dans la mesure où leur pensée de l'art n'est pas une théorie objective ni une ontologie de l'œuvre, mais plus une esthétique de la réception. Mais même ce terme ne convient pas, et plutôt que de réception, il faudrait parler de rencontre. C'est une pensée du contact comme une altération mutuelle – une synthèse disjonctive. Quand Gilles Deleuze et Félix Guattari appellent à remplacer le « est » par le « et », cela suppose de laisser tomber tout projet de description des essences ou des objets. L'œuvre d'art n'échappe pas à ce renversement. Il y a là quelque chose de proprement révolutionnaire qui consiste à mettre en avant la « responsabilité » de chacun. Non pas envers des principes moraux transcendants, mais une responsabilité vis-à-vis de nous-même dans l'expérience de l'œuvre et du réel en général. S'il n'y a pas d'œuvre d'art deleuzo-guattarienne, il peut exister un *rapport* deleuzo-guattarien à l'œuvre d'art.

Mais ce rapport lui-même n'est déterminé par aucun « plan de transcendance ». Son seul principe serait justement cette substitution du « est » par le « et » qui est une *ouverture* de rencontres plus qu'une délimitation de celles-ci. Cette pensée ouvre un champ d'expérience. Un tel principe initial suppose d'affronter son rôle de lecteur comme un rôle créatif. Mais attention, là encore, il faut préciser : s'il n'est pas question de s'interroger sur l'être de l'œuvre, il n'est pas non plus question de s'interroger sur l'être de la réception. Dans les deux cas, ces créations n'ont pas de limite de droit ou de fait. De la même manière que Deleuze et Guattari parlent d'agencement collectif d'énonciation – diluant ainsi la notion d'auteur dans les flux de signes qui nous parcourent tous – il faut comprendre que la création du lecteur ne lui appartient pas. Il n'a pas à projeter un sens sur l'œuvre. Il a à composer un rapport d'altération qui le met en jeu, lui-même, face à une œuvre qui ne donne rien d'*évident*.

Il ne saurait y avoir de littérature deleuzo-guattarienne dans la mesure où il s'agit pour eux de mettre en avant la minorité de la littérature. Si écrire de la littérature, c'est toujours créer une langue mineure, alors celle-ci ne pourra jamais s'établir théoriquement,

sans devenir alors majeure et perdre sa condition initiale qui faisait sa force. Si une œuvre littéraire était « reconnue » comme deleuzo-guattarienne, elle serait impossible, car une telle reconnaissance supposerait sa disparition immédiate. Une langue mineure est une langue fuyante dont on ne saurait stabiliser la forme sans la nier automatiquement.

C'est toujours le sens d'une telle substitution. Il n'y a plus d'instance – *d'instance* du signe. Il faut composer avec lui, avec sa versatilité irréductible. Si la création n'a ni point de départ ni ligne d'arrivée, alors elle fait de l'écrivain un lecteur-écrivain et du lecteur un écrivain-lecteur. Le « ET » ne devient pas central : il rappelle au contraire l'absence de tout centre. Les limites entre l'artiste et le spectateur deviennent un peu moins claires. Apparaît alors une continuité paradoxale, une ligne brisée qui est celle des jonctions aléatoires que la création permet. Il y a une « vie » deleuzo-guattarienne de l'art pour autant que l'on est prêt à abandonner Deleuze et Guattari comme instance, pour autant que l'on est capable d'oublier l'artiste comme intention.

Pour une vérité littérale

Dans la littéralité, le partage entre fiction et témoignage s'effondre nécessairement. On touche au « neutre » dont parlait Blanchot. C'est dire que la langue crée son propre référent. On ne dira pas que le texte littéraire renvoie à lui-même, comme un cercle autotélique mais qu'il renvoie à sa propre puissance. La langue de la littérature se *suffit*, non dans la mesure où elle formerait un monde autonome, mais parce qu'elle est elle-même une puissance, un *moyen* d'agir et de transformer. À cet égard, la vérité littéraire est plus proche de la conception pragmatiste de la vérité que de celle de l'idéalisme. La vérité n'est plus correspondance mais production et conséquence. Si bien qu'un texte littéraire ne saurait *correspondre* à l'idée que Deleuze et Guattari se feraient de la littérature. D'abord parce qu'il ne convient pas de dire qu'ils se font une idée de celle-ci. Bien plutôt, ils mettent en valeur une puissance propre à une certaine activité du langage. Ensuite parce qu'on ne saurait imaginer une correspondance entre puissances d'altération. Ce qui fait la langue littéraire chez Deleuze et Guattari, c'est sa force de transformation,

sa *manière* d'altérer le sens pour le faire vivre, en dehors du cadre limitatif de la signification. En cela, elle est nécessairement créatrice de « nouveau ». Une œuvre littéraire qui se voudrait deleuzienne serait nécessairement *répétitive*, et donc tricherie à la pensée de Deleuze.

Chez Deleuze et Guattari, la littéralité est le sens d'un événement qui tient au langage. Cet événement n'est pas du langage, mais est rendu possible par lui. Comment le comprendre ? Nous dirons que dans ce régime de signe, le sens naît d'une co-crédation. L'événement est le nom que l'on donne à cette co-crédation d'une langue et d'une réalité – d'un mot et de son référent. Il arrive, en lisant Deleuze et Guattari que l'on se dise « c'est ça ! ». Et nous savons bien comment cette expression est le fruit de toute lecture philosophique. Mais seulement nous croyons qu'elle n'implique pas la même chose chez eux. D'habitude, c'est un processus de reconnaissance qui est en jeu. Souvent, nous nous exclamons « c'est ça ! » quand la philosophie nous décrit un événement auquel nous avons déjà été confronté. La connaissance est donc une reconnaissance – une connaissance de « seconde main » pourrait-on dire, qui porte à la conscience, le phénomène. Ici, point de répétition. « C'est ça ! » veut dire ici : c'est ainsi que l'on peut interpréter le réel – pour autant que l'on comprenne bien que l'interprétation n'est en rien une donation de signification, mais bien un angle par lequel on *s'attaque* au monde. Une manière de le prendre – de le configurer.

Nous n'avons cessé de prendre la littérature par le biais du pragmatisme. C'est dire en effet que si le sens est événement, il est production, et il ne saurait être perçu comme « correspondance » à quelque chose. La vérité du sens littéraire est son effet et non quelque chose auquel elle renverrait. Là encore, on comprend qu'une œuvre littéraire qui se voudrait deleuzienne redonnerait à la correspondance une place primordiale. Comme s'il fallait correspondre à un état de leur pensée. Mais il s'agit bien de lire Deleuze et Guattari comme si leur propos ne renvoyait à rien de préexistant, mais indiquait la possibilité d'une forme de vie. Et si Deleuze et Guattari cherchaient eux-mêmes à établir une écriture littérale, c'est que leur pensée ne peut se satisfaire d'une quelconque stabilité. La substitution du « est » par le « et » concerne bien la philosophie. Plutôt qu'une littérature qui se revendiquerait deleuzo-

guattarienne, nous sommes obligés de percevoir le *branchement* de la philosophie deleuzo-guattarienne avec la littérature comme opération littérale.

Immanence de la lecture littérale

Dire que la pensée de la littérature que l'on trouve chez Deleuze et Guattari ne renvoie à aucun « état » de la littérature préexistant, ce n'est pas seulement dire qu'aucune œuvre du passé ne pourrait être deleuzienne ou guattarienne, mais c'est dire qu'aucune œuvre tout court ne peut « l'être ». Car ni Kafka, ni Melville, ni Luca ne proposent des œuvres deleuzo-guattarienne. La pensée de la littérature à l'œuvre chez les deux philosophes a été rendue possible par la rencontre de ces textes – mais non en tant qu'ils indiqueraient un « état » du langage ou du sens. Plutôt, parce qu'une affinité de dynamiques a pu être découverte.

De la même façon, il ne peut y avoir aucune « critique deleuzienne » de la littérature. Car le propre de l'approche de la littérature mise en place par Deleuze et Guattari consiste dans une forme d'« empirisme radical » pour reprendre la terminologie de William James. Empirisme radical dans la mesure où rien ne doit être ajouté ni retranché à l'expérience. Ce n'est pas dire que la lecture du texte littéraire devrait s'opérer dans une sorte de bulle d'ignorance, comme si le lecteur était vierge de toute connaissance antérieure – aucune forme d'épochè n'est suggérée ici. C'est dire simplement qu'aucun principe transcendant ne va venir *légiférer* sur le sens de l'expérience du texte. Toute critique qui se fonde sur une théorie préexistante est en retard sur l'œuvre. Toute critique sera toujours et sans cesse en retard sur l'œuvre, si elle n'opère pas le renversement préconisé ici.

Deleuze et Guattari ont su mettre en évidence que l'*intérêt* – on ressent bien la présence pragmatique – de l'œuvre littéraire, du sens dans le langage de la littérature, résidait dans sa part différante, sa part marginale et délirante. À cet égard, ils ont pris la mesure de leur propos, présentant une *manière* de lire qui savait prendre en compte cette part. La prendre en compte, cela voulait dire l'approcher sans lui nuire – sans la restreindre.

Deleuze et Guattari savent pertinemment que le sens de la littérature ne doit pas être saisi. Mais au-delà de ça, ils savent qu'il ne faut pas s'attacher à saisir cet insaisissable, quand bien même on tâcherait de le saisir *en tant* qu'insaisissable. Car cela reviendrait malgré tout à saisir cette non-saisie. Ils savent qu'il convient de *composer* avec la part d'insaisissable. Une telle composition est le rôle de la critique comme de la lecture. Composer avec l'insaisissable de toute œuvre littéraire, c'est approcher sa propre langue de cette langue étrangère – ou plus précisément de sa part d'extranéité. Il faut oser se rapprocher du chaos qui vient travailler la langue de la littérature, et savoir se mêler à ses puissances.

Dès lors, on peut croire que la pratique critique saura se nourrir de ces forces pour à son tour venir proposer une langue qui puisse *respecter* le texte initial. Un tel respect, bien entendu, ne suppose pas une idée de la correspondance avec un sens qui serait plus vrai que les autres. Au contraire il s'agit de respecter la même *mobilité* du signe. Faire de la rencontre l'élément décisif de la critique indique cette ouverture vers l'à-venir. La critique devient moins concernée par ce que le texte serait et aurait toujours été – par son sens caché et éternel – que parce qu'elle peut en faire, ce que le texte peut rendre possible, ce qu'il peut changer. Une critique attentive à sa propre dynamique de transformation – et donc de son propre horizon pragmatique – propose en cela une « sainte infidélité » à l'œuvre.

*
**

La vraie pragmatique conduit donc à cette indistinction entre, non pas le vrai et le faux, mais entre le réel et l'irréel, le fictif et le témoignage. Ainsi, Derrida, dans son livre sur Blanchot pouvait écrire :

Car dans l'hypothèse d'un faux témoignage, fût-il faux de part en part, et même dans l'hypothèse d'un mensonge ou d'une hallucination phantasmatique, voire d'une pure et simple fiction littéraire, eh bien, l'événement décrit, l'événement de

référence aura eu lieu, fût-ce dans sa structure d'expérience « inéprouvée », comme mort sans mort qu'on ne pourrait ni dire ni entendre autrement, c'est-à-dire au travers d'une phantasmaticité, donc selon une spectralité (*phantasma* c'est le spectre en grec) qui en est la loi même. Cette loi spectrale à la fois constitue et structure le référent demeurant de ce récit ; elle excède l'opposition entre le réel et l'irréel, l'actuel et le virtuel, l'effectif et le fictif. La mort et la demourance dont parle le récit ont eu lieu même si elles n'ont pas eu lieu dans ce qu'on appelle couramment la réalité. Le « sans » du « X sans X » signifie cette nécessité spectrale qui déborde l'opposition de la réalité et de la fiction².

C'est un en-deçà de la distinction qui y est pointé ici. Car au lieu de la littérature comme *puissance*, le langage sait produire l'événement de sa référence. Ici s'ouvre la vraie libération hors du cadre de la vérité-correspondance. Comment alors penser une critique ou une lecture *falsifiable* du texte ? N'est-il pas pourtant clair que la part falsifiable de la littérature constitue sa part la moins intéressante ? Non pas parce qu'il faudrait *idéaler* le sens du texte, et au contraire, nous n'avons jamais cessé d'insister sur la matérialité de la langue. Mais parce que sa part « falsifiable » l'est en tant qu'elle est *saisie* par l'outillage conventionnel de la critique. Une telle attitude manque la *violence* que la littérature recèle.

Il faut bien parler de *violence* – et c'est ainsi que l'on comprend la nécessité d'une telle pratique de la lecture et de la critique. Peut-être faut-il bien, en effet, du point de vue académique – donc de la société dans sa prétention à l'universel – rendre tout langage *majeur*, le faire tendre tout au moins, vers cette majorité. La littérature est cette rébellion invisible et sans revendication qui n'exprime rien d'autre que cette liberté – sens mineur qu'aucune théorie ne pourra mettre en avant sans le déplacer ailleurs, le repousser plus loin.

La littérature se moque de Deleuze et de Guattari – et c'est exactement ce qu'ils ont voulu nous dire. La littérature c'est toujours le contraire. Non pas une force négative ou réactive mais plutôt le contraire de ce que l'on pense qu'elle est. Incessamment et toujours

² Jacques Derrida, *Demeure. Maurice Blanchot*, Paris, Éditions Galilée, 1998, p. 122, 123.

le contraire. Et en cela, elle est aussi le contraire de Deleuze et Guattari. Mais eux au moins, ont eu une manière de nous faire ressentir cette insaisissabilité. Comme Blanchot, comme Foucault, comme Derrida. Mais en plus de cela, ils nous ont indiqué une manière de rendre cette insaisissabilité productive et fructueuse. Ils ne pouvaient pas nous apprendre ce qu'est la littérature, alors ils nous ont appris à vivre avec elle, à composer une étrange relation avec cette force paradoxale et indéterminée. Cette relation est pragmatique en un sens précis : elle valorise la *production* de réel, de formes de vie, au détriment d'une supposée adéquation à une réalité pré-existante. Cette posture rappelle que la littérature est *action* sur la vie, création de styles vitaux dont il faut révéler la puissance en s'ouvrant à leur champ – en participant à leurs manières d'agir.

Bibliographie

Deleuze, Gilles (1993). *Critique et clinique*, Paris, Éditions de Minuit.

Deleuze, Gilles, et Félix Guattari (1975). *Kafka*, Paris, Éditions de Minuit.

_____ (1980). *Mille plateaux*, Paris, Éditions de Minuit.

_____ (1991). *Qu'est ce que la philosophie ?*, Paris, Éditions de Minuit.

Derrida, Jacques (1998). *Demeure. Maurice Blanchot*, Paris, Éditions Galilée.

Zourabichvili, François (2011). *La littéralité et autres essais sur l'art*, Paris, Presses Universitaires de France.